

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

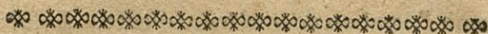
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXIV. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794



LETTRE LXXIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Mardi matin, à six heures.

Le jour est venu. Que n'est-il heureusement fini ! J'ai passé une fort mauvaise nuit. A peine ai-je fermé l'œil un moment, sans cesse occupée de l'entre-vûe qui s'approche. La distance du tems, à laquelle on a bien voulu consentir, donne à l'assemblée un air solennel, qui augmente mes alarmes. Comptez qu'un esprit capable de réflexion n'est pas toujours un avantage digne d'envie ; à moins qu'il ne soit accompagné d'une heureuse vivacité telle que la vôtre, qui fait jouir du présent sans s'inquiéter trop de l'avenir.

* * *

Mardi, à 11 heures.

J'ai reçu une visite de ma tante Hervey. Betty, avec son air mystérieux, m'avoit dit que j'aurois à l'heure du déjeuner une Dame que j'attendois peu, en me donnant lieu de croire

croire que céseroit ma mere. Cet avis m'a-voit tellement émue, qu'un quart-d'heure après, lorsque j'ai entendu les pas d'une femme, que j'ai prise effectivement pour elle, ne pouvant expliquer les motifs de sa visite après une si longue séparation, j'ai laissé voir à ma tante toutes les marques d'un extrême désordre.

Quoi, Mifs ? m'a-t-elle dit en entrant, vous paroissez surprise ? En vérité, pour une fille d'esprit, vous vous faites d'étranges idées de rien : & me prenant la main ; dequoi vous alarmez-vous ? De bonne foi, ma chere, vous tremblez. Savez-vous que vous ne ferez plus propre à voir personne ? Rassurez-vous, chere Clarry, en baissant mes joues. Prenez courage. Ces émotions badines, à l'approche de l'entre-vûe, vous feront juger de vos autres aversions, lorsqu'elle sera finie ; & vous rirez vous-même d'avoir pû concevoir des craintes si chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce qu'on s'imagina fortement produit dans le tems plus d'effêt qu'une simple imagination, quoique les autres pussent n'en pas juger de même : que je n'avois pas pris une heure de sommeil pendant toute la nuit : que l'Impertinente, à laquelle on m'avoit soumise, étoit
venu



venu augmenter mon inquiétude, en me faisant entendre que je devois recevoir la visite de ma mere ; & qu'à ce compte je serois très-peu propre à voir ceux dont la vûe ne pouvoit m'être agréable.

C'étoient-là, m'a-t-elle dit, des mouvemens naturels qu'on ne pouvoit empêcher. Elle supposoit que cette dernière nuit n'avoit pas été plus tranquille pour M. Solmes, que pour moi.

A qui donc, Madame, une entre-vûe si pénible des deux côtés doit-elle faire plaisir ?

A tous deux, ma chere, comme tous vos amis osent l'espérer, lorsque ces premières agitations seront apaisées. C'est après les commencemens les plus redoutés que j'ai vû souvent naître les plus heureuses conclusions ; & je n'en prévois qu'une, qui fera la satisfaction des deux partis : celle-là, ma nièce, sera la dernière.

Là-dessus, elle m'a représenté combien il seroit malheureux pour moi, de ne me pas laisser persuader par tous mes Proches. Elle m'a exhortée à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenoit à mon éducation. La crainte qu'il a de me voir, ne vient, m'a-t-elle dit, que de son respect & de son amour. C'est la meilleure preuve

ve

ve d'une véritable tendresse ; plus sûre du moins que l'ostentation & les bravades d'un amant, qui n'a point d'autre titre que son arrogance.

J'ai répondu à cette observation, que le naturel demandoit particulièrement d'être considéré : qu'un caractère noble agissoit noblement, & ne faisoit rien avec bassesse : qu'une ame basse étoit rampante, lorsqu'elle se proposoit quelque avantage ; & d'une fierté insolente, lorsqu'elle avoit le pouvoir en main, ou qu'elle n'étoit pas menée par quelque espérance. J'ai ajouté, que ce n'étoit plus un point à traiter avec moi ; qu'il ne manquoit rien aux explications que j'avois eues sur cette matière ; que l'entrevue étoit une loi dure, qui m'avoit été imposée à la vérité par ceux qui étoient en droit d'exiger cette preuve de ma soumission, mais que je n'avois acceptée qu'avec une extrême répugnance, pour faire connoître combien j'étois éloignée de l'esprit de revolte, & que l'antipathie seule avoit présidé à toutes mes résolutions : ce qui ne m'en faisoit attendre que de nouveaux prétextes pour me traiter encore avec plus de rigueur.

Elle m'a reproché une injuste prévention. Elle s'est étendue sur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grace de m'attribuer un

T. II. P. I.

S

grand



grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquoit celle d'être plus docile, pour couronner toutes les autres. Elle a insisté sur le mérite de l'obéissance, indépendamment de mon goût & de mes propres désirs. A l'occasion de quelques mots, par lesquels je lui faisois entendre que tout ce qui s'étoit passé entre M. Solmes & moi n'avoit fait qu'augmenter mon aversion, elle n'a pas fait difficulté de me dire qu'il est d'un naturel facile & disposé à pardonner; que rien n'approche du respect qu'il a pour moi; & je ne fais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me suis trouvée dans un si noir accès de chagrin. J'en ai fait l'aveu à ma tante, & je lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu que j'excellois donc à le déguiser; qu'elle ne remarquoit en moi que les petits embarras des jeunés personnes, lorsqu'elles voient pour la première fois leurs admirateurs; non que celui-ci méritoit assez, puisque c'étoit la première fois, en effêt, que j'avois consenti à le voir sous ce titre.... mais aussi, que la seconde....

Quoi, Madame? ai-je interrompu. Se feroit-on figuré que je consente à le voir sur ce pied?

Assu-

Assûrement, Clary.

Si vous en êtes si sûre, Madame, ne soiez pas surprise que je revoke mon consentement. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend d'être reçu à ce titre.

Délicatesse, embarras. Pure délicatesse, ma chere nièce. Avez-vous pu croire qu'une entre-vûe, accordée solennellement, le jour, le lieu & l'heure réglés, fussent expliqués comme une simple cérémonie, à laquelle il n'y eût point de sens attaché. Je vous déclare, ma chere, que votre pere, votre mere, vos oncles & tout le monde, regardent cet engagement, comme le premier acte de votre soumission à leurs volontés. Ainsi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure ; & faites vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monstre ! ... Mille pardons, Madame, Moi ! paroître avec un homme de cette espèce, dans la supposition que j'approuve ses vûes ; & lui se présenter à moi dans cette attente ! Mais il est impossible qu'il s'y attende, quelque opinion qu'en ayent les autres. La crainte qu'il a de me voir, montre seule combien il est éloigné de s'y attendre. Si ses espérances

S 2

étoient



étoient si hardies, Madame, il ne feroit pas aussi tremblant que vous le dites.

Il espère assurément; & ses espérances sont fort bien fondées: mais je vous ai déjà dit que c'est son respect qui lui inspire des craintes.

Son respect! dites son indignité. Il feroit bien étrange qu'il ne se rendit pas la justice que tout le monde lui rend. De-là viennent les conditions de son traité. C'est une compensation qu'il offre pour une indignité reconnue.

Vous allez trop vite, ma chere nièce. Ne craignez-vous pas que ce ne soit pousser bien loin l'idée que vous avez de vous-même? Nous en attachons une très-grande à votre mérite: cependant, vous ne feriez pas mal d'être un peu moins parfaite à vos propres yeux, quand vous le seriez encore plus, au fond, que vos amis ne se le persuadent.

Je suis fâchée, Madame, qu'on puisse me soupçonner de présomption, lorsque je ne me suppose pas indigne d'un autre mari que M. Solmes. J'entens du côté de l'ame & de la personne; car pour la fortune, graces au Ciel, je méprise tout ce qu'on peut tirer en sa faveur, d'une si misérable source.

Elle

Elle m'a dit que les discours ne menoient à rien, & que je n'ignorois pas ce que tout le monde attendoit de moi.

Je l'ignore, en vérité, lui ai-je répondu ; & je ne me persuaderai jamais qu'on ait pû fonder une si étrange attente, sur un consentement, par lequel j'ai voulu seulement montrer combien j'étois disposée à me soumettre, dans tous les points dont l'exécution ne me sera pas impossible.

Il m'étoit aisé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étoient les espérances de tout le monde, par les amitiés que j'avois reçues Dimanche dernier, de mon frere & de ma sœur ; & par la tendre visite de mon oncle, quoiqu'à la vérité je ne l'eusse pas reçue avec la reconnoissance que j'avois toujours eue pour son affection : mais il avoit eu la bonté d'attribuer ma froideur au chagrin de ma situation, & au dessein de revenir par degrés, pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes résistances.

Voiez - vous à présent, ma chere amie, toute la bassesse de leurs artifices, dans les ménagemens qui me surprenoient Dimanche dernier ? Voiez - vous la raison qui fit permettre au Docteur Lewin de me rendre une visite, mais qui lui fit défendre de toucher le sujet dont je m'imaginois qu'il étoit



venu m'entretenir ? On lui aura fait croire apparemment que la discussion étoit inutile sur un point qu'on supposoit accordé. Voiez aussi sous quels traits mon frere & ma sœur doivent avoir représenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugent que l'apparence du moins est nécessaire à leurs vûes ; tandis que sans chercher à les trouver plus mal disposés qu'ils ne sont, je découvris, dans leurs yeux & dans leur manières, moins d'affection pour moi que de haine.

Aussi n'ai-je pû entendre le discours de ma tante, sans lever au Ciel les yeux & les mains. Je ne fais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement ; ni quelle fin l'on peut se proposer par des moïens si bas. Mais je n'ignore pas à qui je dois les attribuer. Celui qui peut avoir engagé mon oncle Harlove à jouer un tel rôle dans son injuste entreprise, & se procurer l'approbation de tous mes autres amis, doit avoir assez d'ascendant sur eux, pour les porter à toutes sortes de rigueurs contre moi.

Ma tante est revenue à me dire, qu'après avoir fait concevoir une juste attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étoient plus de saison ; & qu'elle pouroit m'assurer que si je reculois, mes affaires deviendroient

droient pires que si je ne m'étois jamais avancée.

Avancée, Madame ! Quelqu'un au monde peut-il dire que je me sois avancée ? C'est une basse & indigne ruse, qu'on emploie pour me surprendre. Pardon, ma très-chère tante : je ne vous accuse pas d'y avoir eu part. Mais, dites-moi seulement ; ma mere ne fera-t-elle pas présente à cette redoutable entre-vûe ? Ne me fera-t-elle pas cette grace ? ne fût-ce que pour vérifier

Vérifier ! ma chère. Votre mere & votre oncle Harlove ne voudroient pas, pour tout au monde, se trouver présens dans cette occasion.

Eh ! comment, Madame, peuvent-ils donc régarder mon consentement à cette entre-vûe, comme une avance ?

Ma Tante m'a paru embarrassée de cette réponse. Miss Clary, m'a-t-elle dit, il est difficile de traiter avec vous. Il seroit heureux pour vous & pour tout le monde, que vous eussiez autant d'obéissance que d'esprit. Je vous quitte.

Je me flatte, Madame, que c'est sans colère. Ma seule intention étoit d'observer, que de quelque manière que l'entre-vûe réussisse, personne ne peut être trompé dans son attente.

O Miss !



O Mifs ! vous me paroiffez une jeune personne extrêmement déterminée M. Solmes fera ici à l'heure que vous avez marquée ; & fouvenez-vous encore une fois, que de l'après-midi où nous touchons, dépend le repos de votre famille & votre propre bonheur.

Là-deffus, elle m'a quittée.

Je m'arrête ici ; fans pouvoir pénétrer quand il me fera permis de reprendre la plume, ni ce que j'aurai à vous communiquer dans ma première lettre. Mon agitation est extrême. Nulle réponse du côté de votre mere. Que je commence à douter de fes dispositions ! Adieu, ma meilleure, ma seule amie.

CLARISSE HARLOVE.

*Fin de la première Partie
du Tome second.*

